

Constant-Demard

ALPHONSE GONTIER

1853-1918

Bibliothèque Maison de l'Orient



135606

ALPHONSE GONTIER

1853-1918

ALPHONSE GONTIER

1853-1918



Quand Gontier se présenta à la Société Centrale, en 1886, il était de ceux pour lesquels la demande d'admission est une simple formalité. La signature de son maître Pascal eût d'ailleurs suffi, parmi celles de ses parrains réglementaires, à en assurer le succès, s'il avait pu faire doute.

Aussi, en me demandant d'y ajouter la mienne, ne voulait-il qu'échanger un témoignage de l'amitié réciproque et sincère qui nous unissait déjà et dont, seules, ses absences longues et répétées devaient empêcher les manifestations d'être régulières et plus fréquentes.

Gontier était entré dans la vie et dans la carrière, favorisé de tous les dons qui peuvent promettre et assurer le succès.

Né d'une famille ancienne et des plus honorables, il avait commencé et poursuivi ses études artistiques et professionnelles sans connaître les soucis matériels qui viennent si souvent en augmenter la durée et les difficultés.

Il put les terminer rapidement et en toute liberté d'esprit. Aussi, se trouvant, encore très jeune, maître de soi-même et disposant, sinon de la fortune, comme on la conçoit aujourd'hui, du moins d'une aisance lui assurant une complète indépendance, ce ne fut pas vers la pratique de notre profession que ses efforts se dirigèrent au sortir de l'École des Beaux-Arts.

Il ne considérait l'enseignement qu'il y avait reçu que comme une préparation à celui qu'il voulait demander au spectacle de la nature et à l'étude de l'art dans toutes ses manifestations et à toutes les époques. Son tempérament ardent le portait à vouloir tout connaître; il tenta de tout s'assimiler.

C'est dans ce but qu'il parcourut d'abord la France, dont aucune des beautés trop ignorées ne lui resta étrangère, puis successivement la Belgique, la Hollande, la Suisse et l'Angleterre où il retourna souvent.

L'Italie, tout particulièrement, fut visitée par lui, à maintes reprises, surtout la Sicile dont il ne pouvait se lasser d'évoquer l'histoire et les légendes, en présence des imposants vestiges du passé.

Il devait bientôt étendre le cercle de ses voyages. La Grèce l'attira et le retint longtemps. Il y avait trouvé, en plus de souvenirs inépuisables, un charme spécial : la compagnie d'amis éprouvés qui étaient aussi des artistes de haute valeur. Une telle société, en un tel lieu, était pour lui un avantage d'un prix inestimable.

Il conservait précieusement une photographie, véritable composition artistique dans sa sincérité, qui représente le groupe amical au pied d'un Olympéion. On y reconnaît, auprès de Gontier, alors dans tout l'éclat de sa rayonnante et vigoureuse jeunesse, Nénot, à peine au début d'une carrière qui ne devait compter que des triomphes, Salomon Reinach dont la science profonde commençait à s'affirmer, puis, peut-être Courtois-Suffit.

Un guide, chamarré comme un heiduque du XVIII^e siècle, escorte cette réunion de jeunes hommes, véritables types d'athlètes complets, chez qui l'on devine la vigueur physique unie à la puissance intellectuelle.

Mais Constantinople était trop près d'Athènes pour ne pas aussi tenter Gontier. Puis toutes les villes légendaires de cet Orient de féerie, puis le Liban et la Palestine, avec Jérusalem, comme objectif principal.

L'Égypte était la conclusion naturelle de cette éblouissante randonnée. Elle le captiva et le retint pendant de longues semaines. Il la parcourut jusqu'à la première cataracte et eut l'enviable bonheur de contempler l'incomparable merveille qu'est l'île de Philæ dont le sort incertain augmente encore le charme vraiment unique.

Mais les années s'écoulaient, non pas improductives, car, de tous ces voyages, Gontier rapportait, en outre d'innombrables objets d'art qui devaient, par la suite, former une collection digne d'un Musée public, des trésors d'observations et une moisson abondante de notes, de croquis, de dessins et d'aquarelles dont on put voir plusieurs figurer aux Salons annuels. On n'a pas oublié le magnifique relevé de l'intérieur de Sainte-Sophie, alors très fermé aux « infidèles » et le cadre où il présentait un parallèle des plus beaux minarets, véritable synthèse de l'art musulman où se manifestaient à la fois sa science archéologique, son talent d'aquarelliste et la merveilleuse précision de son habileté de dessinateur.

Cependant, avant de renoncer à cette longue et fructueuse préparation professionnelle pour se consacrer tout entier à cette ingrate « pratique » qui n'avait pour lui qu'un attrait relatif, Gontier voulait encore connaître, jusque dans ses moindres recoins, cette Espagne qui, jusqu'ici, ne s'était pas encore trouvée sur sa route et pour laquelle il se sentait une secrète et profonde affinité. Il connut Cordoue, Séville, Grenade, Malaga; que de jouissances et de souvenirs!

Une circonstance imprévue l'obligea à interrompre l'enchantement de ce voyage qu'il ne devait plus reprendre.

A partir de ce moment, Gontier se consacra courageusement, mais non sans quelque regret, à peu près exclusivement aux intérêts de sa clientèle qui lui était judicieusement restée fidèle.

Son œuvre architectonique ne laisse pas d'ailleurs d'avoir son importance. En dehors de divers concours auxquels il prit une part plus qu'honorable, il édifia plusieurs maisons de rapport où le sens pratique ne le cédait pas au sentiment artistique dans la mesure où il pouvait se manifester. Il construisit aussi quelques usines et plusieurs tombeaux fort étudiés où il put faire un emploi judicieux des éléments d'art antique recueillis dans ses voyages en Grèce.

Entre temps, cependant, il continuait à prendre part aux Salons et aux Expositions universelles, tant comme exposant que comme architecte.

En 1889 et en 1900, il installait diverses sections importantes et obtenait une médaille avec un relevé et une restauration d'un château renaissance, important travail déjà récompensé d'une médaille de 3^e classe, au Salon de 1887.

Ces divers travaux et de savantes études scientifiques et littéraires lui avaient valu plusieurs distinctions honorifiques, entre autres la croix d'officier du Nicham et la rosette de l'Instruction publique, en plus des récompenses aux œuvres exposées.

Gontier était donc encore dans la pleine possession de ses facultés, développées par une longue préparation, et dans toute sa vigueur non atténuée par son âge qui, dans notre profession, n'est que celui de la maturité, lorsque la guerre, la seconde qu'il devait connaître, éclata comme un coup de foudre dans un ciel d'orage; celle-ci devait lui être fatale.

Profondément patriote, Gontier ressentit cette angoisse et cette amertume de l'impuissance spéciales à tous ceux qui, comme lui, étaient, en 1870, trop jeunes pour prendre part à la lutte et qui s'en trouvèrent écartés en 1914 par le nombre des années. Les premiers revers l'éprouvèrent cruellement. « Cette guerre me tue » écrivait-il, en un moment d'éloignement, à la compagne fidèle de ses jours de joie et de ses jours de souffrance. Il devait, en effet, en mourir.

Une première attaque le frappait en octobre 1915. Des soins attentifs et dévoués semblèrent le rappeler à la santé, mais le mal implacable le terrassait à nouveau en août 1916; il ne devait plus se relever.

Et pendant dix-huit mois, il se vit, lui, le voyageur intrépide et infatigable, cloué d'abord à la chambre, puis sur un lit de douleur, sentant la vie l'abandonner un peu chaque jour, avec la faculté de se mouvoir.

Ce fut alors que la beauté de son caractère se révéla tout entière. N'ayant aucune illusion sur son sort, sa sérénité ne l'abandonna pas et dans la plénitude de ses facultés, il disposa en faveur des êtres et des institutions qu'il avait aimés, des biens et des choses qui avaient contribué au bonheur de sa vie.

Parmi les objets, tous précieux, mais d'une variété infinie, qui for-

maient ses collections, ainsi que dans le partage de sa fortune, il fit une part libérale à notre Société où son souvenir se perpétuera au rang des meilleurs parmi la nombreuse phalange de ceux qui lui ont fait honneur par leur talent et leur caractère.

Dans son ensemble, la vie lui fut douce, trop douce peut-être, car il lui a manqué, à son début, les épreuves et les difficultés qui sont souvent nécessaires au développement complet de l'individualité, comme la trempe au métal le plus pur pour lui donner toute sa force et toute sa résistance.

Aussi Gontier a disparu sans avoir donné toute sa mesure. Il en avait le sentiment et ce regret s'ajoute à ceux qu'il laisse à ses amis, c'est-à-dire à tous ceux qui ont eu l'occasion de l'approcher et de le connaître.

F. CONSTANT-BERNARD.